

Honoré Mercier

Patriote et homme d'état, par L.-A. Rivet (1).

Nous remercions sincèrement l'auteur pour l'envoi d'un exemplaire de cette brochure que nous avons parcourue avec un très vif intérêt. Elle met au point la vie et l'œuvre de l'un de nos plus sympathiques et bienfaisants hommes politiques. Honoré Mercier, dont le glas funèbre annonçait la mort le 30 octobre 1894 voilà bientôt trente ans—appartient maintenant à l'histoire, et il importe de le juger avec justice et impartialité. C'est ce qu'en bon historien vient de faire M. Rivet et tous les patriotes sincères, amis ou adversaires d'Honoré Mercier, lui en seront reconnaissants. Au souvenir de Mercier aujourd'hui, on ne compte plus à bien dire que des Chapleau: "Nous nous sommes porté mutuellement", disait à Mercier moribond, son ancien adversaire devenu lieutenant-gouverneur, l'hon. J.-A. Chapleau, qui était venu rendre visite au mourant, "nous nous sommes porté mutuellement des coups bien rudes et parfois bien injustes. Mais, si j'ai frappé aussi fort que toi, tu as été moins injuste à mon égard que je l'ai été pour toi. Avant de te voir mourir, j'ai voulu venir te faire pardon."

M. L.-O. David, qui a préfacé la brochure de M. Rivet, dit: "De tous les biographes de Mercier, M. Rivet est celui qui aura le plus fait connaître sa carrière trop courte, hélas! mais si brillante, si émouvante, et signaler les raisons de sa grande popularité."

Nous recommandons donc fortement le travail de M. Rivet à nos lecteurs.

D. P.

(1) *Honoré Mercier, patriote et homme d'état*, par L.-A. Rivet, conférence prononcée le 14 décembre 1922 dans la salle du Cercle paroissial de la paroisse du Saint-Enfant-Jésus, à Montréal, sous la présidence d'honneur de sir Lomer Gouin ministre de la Justice, Montréal, Librairie Beauchemin, Limitée, 30 rue St-Gabriel,

Sur les Remparts

Par l'abbé Edouard V. Lavergne, rédacteur de l'Action Catholique (1)

Voici un livre de combat dont chaque chapitre sonne comme un coup de clairon; le titre même de l'ouvrage et ceux de ses trois parties sentent la poudre: "Au front", "Entre deux bastions", "Sur la citadelle". Et c'est pour l'action catholique, l'œuvre et le journal, que l'auteur fait ainsi parler la poudre. La cause assurément en vaut la peine. Aussi l'abbé Lavergne n'y va pas de main morte; il a des coups d'épée cinglants. Sa plume comme une épée, en effet, s'agit avec frénésie pour produire à l'instantanée des pensées des observations et des remarques sur les hommes et sur les choses.

Sur les Remparts est un recueil de chroniques assez longues où l'on découvre pêle-mêle des pages sur à peu près tout, "de omni re scibili et de quibusdam aliis", des études sur notre société, des analyses de caractère plutôt satiriques concernant les différents problèmes qui agitent le monde depuis la guerre.

Par leur diversité, ces chroniques forment une sorte de bouquet aux tons les plus différents et dont les fleurs qui le composent valent surtout par leur éclat. La gerbe a été composée sans artifice, au hasard de toutes les fleurs et de toutes les plantes qui tombaient sous la main de l'auteur; de sorte que les fleurettes les plus délicates se frottent avec les plus rudes barbillons. Et le parfum de tout cela, mêlé, entête presque. À le respirer on éprouve le vestige que donnent les parfums trop lourds.

L'auteur de *Sur les Remparts* est, avant tout, un observateur social. Son observation, en effet, s'attache, davantage, aux milieux sociaux et quelquefois à ceux de la politique. À étudier les uns et les autres, il apporte la même violence et le même esprit d'apostolat.

M. l'abbé Lavergne a un peu la passion des idées générales, et c'est là ce qui donne de la valeur à ses simples chroniques. D'un petit

(1) *Sur les Remparts*, par l'abbé Edouard V. Lavergne, rédacteur "l'Action Catholique" Québec, Imprimerie de l'Action Sociale Limitée, 103, rue Sainte-Anne 1924.

fait, d'une chose en apparence insignifiante qu'il a observée dans la rue, il remonte presque tout de suite à des généralités, à des idées-mères. Partout et toujours, il s'élève du particulier au général et s'efforce de faire voir derrière des fantômes les réalités substantielles qui les animent; et, comme il est enclin au presimisme, eh! bien, vrai, la société, notre société, le monde, notre monde, ne sont pas bien roses ni très aimables. À lire très attentivement le livre de l'abbé Lavergne on risque de devenir quelque peu mysogine et misanthrope; on pourrait même se demander sur quel pied, décemment, il faut se tenir dans la vie ordinaire.

N'importe, les chroniques de M. l'abbé Lavergne sont fraîches, "pétérantes" comme leurs titres. Le style est alerte quoique trop "journalistique", encore trop imparfaitement Pierre L'Hermite encore qu'il veuille s'en approcher.

D. P.

L'homme tombé

Roman Canadien par Harry Barnard

L'Homme tombé est moins un roman—car l'intrigue en est absente,—qu'une étude de caractère se développant dans un milieu déterminé, étude sobre, pleine d'observation voire même de détails parfois fastidieux où se trahit l'inexpérience dans le genre "naturaliste", celui qui convient le mieux à notre sens, au roman moderne.

Détails fastidieux; exemple: "Il tira une chaise près d'elle. Il était huit heures et demie. Elle cessa de pleurer, s'essuya les yeux avec un mouchoir de six pouces carrés...."

L'accumulation voulue des détails est l'une des caractéristiques au genre "naturaliste" mais encore faut-il y mettre de l'esprit de discernement. Heureusement que ces exemples sont plutôt rares dans le roman de M. Harry Barnard qui a pris passablement le tour de ce genre de roman puisque avec presque rien il en a fait un qui se lit très agréablement, qui est d'une écriture très nette encore qu'elle soit quelque peu négligée.

Les pensées sont claires, l'observation directe; rien de trouble et rien de faux. Style cependant trop courant, trop relâché, par suffisamment soigné. Nous comprenons cela; l'auteur est un journaliste, accoutumé aux exigences impératives de la presse rotative.

L'intrigue de *L'Homme tombé*? Mon Dieu! Nous l'avons dit, elle est absente; c'est tout simplement une tranche de vie prise à même l'existence bourgeoise que l'on observe dans les petites villes provinciales, pour le cas qui nous occupe, Saint-Hyacinthe.

Tout d'abord, les amours aussi platoniques que sincères d'un étudiant en médecine, fils d'un riche manufacturier de la place, et d'une jolie et bonne petite ouvrière, avec l'opposition obligato des parents du jeune homme au mariage que projettent les deux amoureux. Mais le mariage finit par se conclure quand même entre Etienne Normand et Alberte Dumont, une fois, le jeune homme reçu médecin et établi à Saint-Hyacinthe. Beau voyage de noces; retour. Lune de miel assez prolongée. Hélas, l'on ne tarde pas à s'apercevoir que l'on n'est pas "au niveau". Alberte, issue d'une famille d'ouvriers, ouvrière elle-même, d'abord se sent peu à peu éblouir par la vie qu'elle est appelée à vivre; elle perd vite sa timidité de fille pauvre devant les riches. Etienne est bon; il passe outre aux premiers caprices de parvenue qui lui manifeste sa femme. Il y condescend assez lâchement, puis finit par s'y rendre.

Un frère de sa femme lui donne du fil à retordre. Ovide Dumont est condamné pour vol; il est le beau-frère, du Dr Etienne Normand et celui-ci, pour sauver l'honneur de la famille, doit écopier.

Pendant ce temps se poursuit une touchante idylle entre un ami du Dr Normand, Jean Roy, étudiant en pharmacie, et Ghislaine Normand, sa sœur. Jean Roy est pauvre et il compte sur une bonne "affaire" avec son futur beau-frère, pour s'établir à Saint-Hyacinthe et épouser Ghislaine. Mais l'épouse du Dr Normand prend vraiment du goût: elle fait voyages sur voyages dans les villes d'eau américaines, fait acheter à son mari un automobile dernier modèle donne des réceptions grandioses et l'héritage du docteur coule avec ses revenus. La femme prend goût à Montréal où elle fait de